

QUE VEUT DIRE TRAVAILLER EN ANALYSE DU DISCOURS EN FRANCE EN 2011 ? ÉPISTEMOLOGIES, OBJETS, METHODES

MARIE-ANNE PAVEAU

Université de Paris 13 Nord

99, avenue Jean-Baptiste Clément – 93430 – Villetaneuse – Paris – France

Resumo. *Marie-Anne Paveau, professora de linguística francesa do Centre d'Étude des Nouveaux Espaces Littéraires (CENEL) da Universidade de Paris XIII, expõe sobre o estado atual da Análise de Discurso praticada na França em suas diferentes tendências e formas de análise.*

Palavras-chave. *Análise de discurso. França. Tendências e formas de análise.*

Abstract. *Marie-Anne Paveau, professor of French linguistics at the Centre d'Étude des Nouveaux Espaces Littéraires (CENEL) at the University of Paris XIII, presents the current state of discourse analysis practiced in France in its different forms and analysis trends.*

Keywords. *Discourse analysis. France. Analysis trends.*

Introduction

La question à laquelle je me propose de répondre dans cet article est très large et ma réponse sera donc limitée :

– elle sera évidemment *partiale et partielle* : l'analyse du discours est devenue, dans le monde mais aussi à l'intérieur même des frontières françaises, un continent extrêmement étendu, impossible à connaître entièrement, et l'étiquette « analyse du/de discours » est utilisée par de nombreux chercheurs dans de nombreux domaines et pas seulement en sciences du langage (en sociologie et science politique tout particulièrement).

– elle sera *critique*, au sens scientifique et donc constructif du terme : je prends peut-être le risque de fâcher certains lecteurs en affirmant que toutes les propositions théoriques et méthodologiques n'ont pas la même valeur, qu'elles ne sont pas toutes acceptables au même titre, que certaines sont mêmes inexactes ou qu'elles ne correspondent pas aux critères exigibles d'une science de qualité.

– elle sera enfin directement liée à *la définition que je choisis du discours*, qui fonde mes propres travaux, définition qui trouve ses origines dans la « théorie du discours » (je préfère cette expression d'époque à « analyse du discours ») qui s'est développée en France dans les années 1960-1980, dans un moment marxo-freudien où des concepts forts ont émergé. Cette définition serait la suivante : un ensemble de productions verbales élaborées dans un environnement dont les paramètres sont à la fois humains et non humains, explicites, implicites et tacites (les prédiscours) et qui ne

peuvent en être isolés : dans la perspective discursive, l'environnement de production des énoncés est constitutif de leur description, de leur fonctionnement et de leur sens. Cet environnement est mixte, ce qui veut dire que toutes ses données entrent en ligne de compte dans l'élaboration des discours, le social, le culturel, le politique, l'esthétique, l'éthique, le biologique, etc. Les travaux en sciences cognitives et en philosophie de la connaissance ont montré à quel point les catégories devaient être pensées comme ouvertes les unes sur les autres, et non closes dans leurs frontières. Il n'y aurait pas grand sens, par exemple, à penser le politique en dehors de ce qui le traverse en matière d'éthique, de culturel, de biologique, etc. (proposition développée dans Paveau 2006 et 2007 par exemple).

Après un bref rappel historique, théorique et épistémologique sur « les » analyses du discours et ce qu'elle recouvrent comme travaux, je proposerai un panorama des lieux et des gens qui travaillent sur le discours en France (et dans d'autres pays très liés à des équipes françaises) actuellement et j'essaierai de décrire le *mainstream* en analyse du discours, à partir de quelques propositions définitoires et assertives qui le fondent. Je présenterai pour finir des recherches nouvelles et parfois hétérodoxes qui émergent actuellement.

1. « Les » analyses du discours

1.1. La théorie du discours ou Analyse du discours dite « française » ou sémantique discursive

C'est l'analyse du discours qui correspond à la sémantique discursive proposée par M. Pêcheux et ses collaborateurs à partir de 1968. Les références historiques principales sont le cours de D. Malidier à Nanterre, le tout premier à s'intituler « analyse du discours », les deux ouvrages de Pêcheux en 1969 et 1975, l'article de Pêcheux, Haroche et Henry en 1971, et le colloque *Matérialités discursives* publié en 1981. La dimension automatique, remise en cause à partir de 1980, doit être considérée comme un trait fondateur de la théorie du discours. Je rappelle la célèbre définition de 1971 :

[...] nous appellerons « sémantique discursive » l'analyse scientifique des processus caractéristiques d'une formation discursive, cette analyse tenant compte du lien qui relie ces processus aux conditions dans lesquelles le discours est produit (aux positions auxquelles il doit être référé) - (Pêcheux, Haroche et Henry 1971, dans Malidier 1990 : 149)

Au risque d'être un peu provocatrice je dirais qu'à mon avis, il ne reste rien de cette théorie en France, en tant que telle en tout cas, car c'est une théorie profondément située dans son milieu des années 1960-1970 : elle est articulée sur un contexte politique (le marxisme), historique (la vie politique française, l'union de la gauche, le temps des « idéologies » comme on dit), épistémique (le lacanisme et la notion d'inconscient qui sont des évidences à cette époque) et le lien entre science et politique. Les conditions sont parfaitement différentes actuellement et les paradigmes scientifiques se sont profondément modifiés. Le terme *insupportables* employé par D. Malidier en 1990, donc il y a 20 ans, me semble rétrospectivement programmatique et même visionnaire :

D'un bout à l'autre, ce qu'il a théorisé sous le nom de « discours » est le rappel de quelques idées aussi simples *qu'insupportables* : le sujet n'est pas la source du sens ; le sens se forme dans l'histoire à travers le travail de la mémoire, l'incessante reprise du déjà-dit ; le sens peut être traqué, il échappe toujours. *A cause* de Michel Pêcheux, le *discours*, dans le champ français, ne se confond pas avec son évidence empirique ; il représente une forme de résistance intellectuelle à la tentation pragmatique. Cette pensée continue à travailler dans certaines recherches sur le discours. Au-delà de la linguistique, elle a permis l'ouverture de pistes nouvelles en histoire, en sociologie, en psychologie, partout où on a affaire à des textes, où se produit la rencontre de la langue et du sujet (Maldidier 1990 : 89 ; je souligne).

J'essaierai de montrer plus bas pour quelles raisons cette approche me semble avoir disparu.

1.2. *Discourse analysis*

Je conserve l'expression en anglais à dessein pour désigner la *discourse analysis* telle qu'elle est introduite en France par J. Dubois en 1969, via la traduction du célèbre article de Z. Harris dans *Langages* 13. Traduisible par « discours suivi », mais traduit par « analyse du discours », ce concept de *discourse analysis* est à l'origine d'une analyse du discours différente de la précédente, malgré les assimilations qui ont pu être faites : cette analyse travaille sur les liens transphrastiques, dans une perspective proche de la linguistique textuelle, appuyée par exemple sur les travaux de Halliday et Hasan. Il y a finalement plus de langue que de discours dans cette approche, comme le montre le texte de présentation de la récente revue en ligne *Discours*, lieu de développement de cette approche :

Discours. Revue de linguistique, psycholinguistique et informatique :
<http://discours.revues.org/>

La ligne éditoriale de la revue se concentre autour des thèmes suivants : structuration du discours, cohésion, coréférence, linéarisation, indexation, structure informationnelle, ordre des mots, marqueurs de segmentation, marqueurs d'intégration, relations de discours, processus cognitifs à l'œuvre lors de la compréhension et de la production des textes et autres thèmes reliés. Elle est un lieu d'échange et de confrontation des données, des analyses et des théories pour la communauté des linguistes, psycholinguistes et informaticiens travaillant plus généralement à la description, la compréhension, la formalisation et le traitement informatique de l'organisation des textes. Une des spécificités de la revue est de mettre en ligne, à disposition de la communauté, des ressources linguistiques élaborées en amont des travaux publiés, tels que des corpus annotés, tableaux de codage et outils d'analyse.

La liste des sous-domaines est significative d'une perspective essentiellement intratextuelle ou intradiscursive et la consultation des titres des articles publiés jusqu'à présent révèle un détail intéressant : la majeure partie des articles mentionnent l'objet « texte » et non « discours ». Cette perspective est très vivante en France actuellement, et même assez dominante ; elle se développe car elle présente, sur le plan des représentations de la science, des garanties de scientificité épistémologique et institutionnelle (légitimité de la formalisation) et parce qu'elle permet sans doute

d'éviter la question du contexte, ces fameux « extérieurs du discours », qui sont loin d'être aussi aisément formalisables.

1.3. *L'analyse du discours en interaction*

Il s'agit de l'analyse conversationnelle, plutôt d'origine américaine, trouvant ses origines en partie dans l'ethnographie de la communication, et concernant l'étude des interactions principalement dans le domaine de l'oral. On pourrait adopter le sigle désormais proposé par C. Kerbrat-Orecchioni : ADI (Analyse du discours en interaction, titre de son ouvrage de 2005). Au contraire de la « *discourse analysis* », il y a moins de langue que de discours dans cette approche, le discours étant vu essentiellement sous l'angle de l'échange et de ses conditions pragmatiques. On assiste actuellement à un développement de ce domaine dans le cadre de l'analyse du discours oral qui est apparue dans les années 1990 (la théorie du discours historique ayant été exclusivement consacré aux corpus écrits) ainsi qu'un prolongement vers une analyse du discours multimodale, pratiquée par exemple par V. Traverso.

1.4. *Critical discourse analysis*

La *critiqua discourse analysis* apparaît assez récemment dans le paysage européen anglophone (Grande-Bretagne, Autriche, Espagne), et sa systématisation est proposée dans les années 1990 par ceux qui apparaissent comme ses chefs de file : N. Fairclough, R. Wodak, T. Van Dijk. Elle est dominée par une pratique de la transdisciplinarité et une attention aux corpus politiques et sociaux qui témoignent du « changement social », comme l'indique N. Fairclough dans un article de synthèse de 2005 :

Critical discourse analysis » (CDA) subsumes a variety of approaches towards the social analysis of discourse [...]. More specifically, I am concerned with recent and contemporary processes of social transformation which are variously identified by such terms as « neo-liberalism », « globalisation », « transition », « information society », « knowledge-based economy » and « learning society ».

Methodologically, this approach entails working in a « transdisciplinary » way through dialogue with other disciplines and theories which are addressing contemporary processes of social change. « Transdisciplinary » [...] implies that the theoretical and methodological development (the latter including development of methods of analysis) of CDA and the disciplines/theories it is in dialogue with is informed through that dialogue, a matter of working with [...] - (Fairclough 2005 : 76).

Il faut signaler la pénétration récente de la CDA dans le champ français, en particulier par le biais des traductions d'A. Petitclerc et de P. Schepens (voir par exemple *Semen 27*, constitué des traductions en français des articles les plus connus du champ : Van Leeuwen, Koller, Wodak, Billig, etc.).

1.5. *L'analyse du discours énonciative*

C'est J. Dubois qui introduit le paradigme énonciatif issu de Benveniste dans l'analyse du discours en France, dans ce même numéro de *Langages* 13 de 1969, qui

diffuse la traduction de l'article de Harris. F. Mazière montre bien ce versant énonciatif de la première analyse du discours dans sa synthèse de 2005. Au début des années 1980, J. Authier-Revuz renforce cette approche en mettant en place le concept d'hétérogénéité montrée, essentiellement de nature énonciative, au sein d'un travail qui concerne le fil du discours, et en introduisant la notion de dialogisme dans l'analyse du discours. Cette dernière notion est devenue, j'y reviendrai, un thème *mainstream* incontournable chez les analystes du discours, malgré l'évolution paradoxale que cela constitue par rapport aux propositions bakhtiniennes, où le dialogisme est plutôt conçu en dehors du cadre de la langue (Paveau 2010). Mais l'analyse du discours énonciative répond à plusieurs requisits qui la maintiennent dans une conception relativement orthodoxe des sciences du langage : elle porte sur les énoncés exclusivement, ce qui maintient l'objet de la linguistique dans la sphère de la langue (on parle maintenant d'analyse du discours "indicielle", ce qui signifie une étude des marques formelles), elle permet des généralisations (la grammaticalisation actuelle du dialogisme en est un exemple) qui permet d'asseoir sa valeur théorique, et elle fait peu appel à des disciplines contributives comme la sociologie, l'anthropologie, le design ou les sciences cognitives, ce qui la garde d'une inter- ou trans-disciplinarité toujours un peu soupçonnée. Il existe cependant des propositions qui élargissent le champ (par exemple les travaux de Rabatel, Koren, Moirand sur la notion de "responsabilité énonciative", dans une perspective éthique).

1.6. L'analyse du discours argumentative-communicationnelle

- Les liens tissés depuis une vingtaine d'années entre analyse du discours, sciences de l'information et de la communication et argumentation me semblent avoir conduit à un type spécifique de pratique de l'AD, entre analyse de contenu et analyse sémiotique des dispositifs sociaux et institutionnels de la communication humaine.
- Les corpus de prédilection sont souvent des corpus médiatiques (le travail de P. Charaudeau depuis son ouvrage *Langage et discours* de 1986 qui propose une perspective "sémiolinguistique", jusqu'à sa synthèse sur le discours politique parue en 2005 est emblématique de cette ADAC) ou politiques (les chercheurs autour de la revue *Mots. Les langages du politique*, dont l'ouverture actuelle vers la science politique, la philosophie, et les SIC reflète bien cette ADAC).
- J'y intègre une dimension argumentative de l'AD, venue *via* le corpus politique (c'est ce que montre très bien Bonnafous 2000), dimension qui est devenue un outil méthodologique et pratique des analyses de corpus actuelles. Ces 15 dernières années l'argumentation a pris une importance croissante en AD, sous l'impulsion de Ruth Amossy et de son groupe essentiellement (Amossy 2000).
- Il en est de même pour la lexicométrie, présente dès 1968 au tout jeune laboratoire de lexicométrie politique fondé à l'ENS Saint-Cloud par M. Tournier, en parallèle, historiquement parlant, avec l'AAD de M. Pêcheux (sans que le dialogue ne se soit vraiment établi entre les deux méthodes). La lexicométrie et désormais le TAL ou TAD, est un outil et une méthode d'investigation désormais usuelle en analyse du discours comme ailleurs, alors que l'automatisation est née en France dans le cadre de l'AAD (soutenance

d'HDR le 13.09.11 à Caen : Emmanuel Giguet chercheur CNRS "De l'analyse syntaxique automatique à l'analyse automatique de discours dans les collections multilingues de documents numériques composites"). Évolution intéressante.

2. Le *mainstream*

Le tournant des années 2000 a été pour l'analyse du discours, en contexte français et francophone en tout cas (France, Belgique, Suisse, Israël), le temps des synthèses, des manuels et des dictionnaires. À partir du moment où des propositions sont manuélisées et dictionnarisées, un courant *mainstream* se constitue, qui consiste en un ensemble de présupposés théoriques, de dispositifs méthodologiques et de corpus privilégiés, cet ensemble étant reconnu par les acteurs du champ comme ce qui est légitime pour la discipline sur les plans institutionnel et scientifique. Il concerne au premier chef les jeunes chercheurs, qui doivent se faire « adouber » par la communauté des pairs, mais aussi les chercheurs plus confirmés, qui souhaitent maintenir leur place et leur légitimité. Je présente ici ma vision du *mainstream*, sans prétendre fournir une vérité intangible, mais avec l'idée d'en explorer les soubassements épistémologiques. Je qualifierais le *mainstream* actuel par certains traits distinctifs.

2.1. Caractérisation du *mainstream* en analyse du discours contemporaine

- Une place importante accordée au *dialogisme* et à la *polyphonie* ainsi qu'à leurs variantes ou prolongements : altérité, hétérogénéité, discours autres, etc., dans un travail sur le « fil du discours », donc plutôt logocentré (on peut citer les chercheurs de Praxiling à Montpellier, ceux du Cediscor à Paris 3 ou encore ceux du Celted à Metz).
- Une reprise constante depuis les années 1960 de la notion d'*énonciation*, et son renouvellement terminologique et conceptuel : par exemple les notions de surénonciation et sousénonciation proposées par Rabatel, celle de responsabilité énonciative mobilisée par Moirand ou Koren, celle de formule reprise de Faye par Krieg-Planque.
- L'articulation entre *discours et argumentation*, par le biais des notions d'ethos, de structure et fonction des arguments, de mécanismes de persuasion (Amossy, Maingueneau, Plantin, Danblon). Il existe actuellement un mouvement d'intégration de l'argumentation, héritière de l'ancienne comme de la nouvelle rhétorique, à l'analyse du discours, ce qui en modifie la nature.
- La question des *genres de discours* semble devenue incontournable, sans doute parce qu'elle est nécessairement articulée à la problématique du traitement des « grands corpus », et qu'elle repose incessamment la question des rapports entre le texte et le discours (Maingueneau, Adam, Ablali, Kerbrat, Traverso).
- Enfin la question des *corpus*, justement, qui restent le plus généralement écrits et sur support traditionnel (imprimerie) papier (littérature, presse écrite : numérisable), est constamment agitée à cause de la numérisation et par conséquent de l'automatisation de la recherche. Une sorte d'idéal-type de corpus se dégage actuellement : une quantité importante de texte numérisé, une automatisation du traitement et une perspective logocentrée, contrainte par la

machine : le traitement automatique des corpus exclut en effet la prise en compte des environnements de production des discours, et empêche donc une perspective écologique, j'y reviendrai. Il faut noter qu'il y a encore peu de corpus oral en analyse du discours, surtout automatisée, et très peu de corpus internet (au sens de discours produits en ligne), pour des raisons méthodologiques (difficulté à trouver et même à penser une sélection et une clôture pour respecter le principe de représentativité) et de légitimité (pour de nombreux chercheurs, internet reste encore un espace d'expression sauvage, non rationnel, non contrôlable et donc peu fiable quant à sa discursivité).

Dans ces théorisations et méthodologies qui me semblent former le *mainstream* francophone contemporain, j'examine maintenant les choix épistémologiques dont elles témoignent.

2.2. La conception du sujet : plein, maître et conscient

La conception du sujet de la théorie du discours marxo-freudienne, amenant des vérités « insupportables » selon D. Mالدیدیر, a été remplacée assez vite par celle de la pragmatique, des sciences de la communication, ce qui constitue un retour au « vieux » sujet de la psychologie, « égocéphalocentré » (l'expression est du sociologue J.-P. Kaufmann), c'est-à-dire individuel et détenteur de la maîtrise de ses intentions, de son discours et de son expression. Cette conception du sujet est particulièrement visible actuellement en analyse du discours énonciatif, dans laquelle des notions comme celle de discours rapporté ou de sousénonciation et surénonciation supposent l'élaboration consciente et intentionnelle du discours. Dans les travaux qui se réclament de plus près du courant pragmatique (interactionnisme, analyse conversationnelle), l'importance accordée aux intentions et aux stratégies énonciatives des sujets fait pleinement partie du dispositif théorique.

Il y a donc là un effacement de l'idée de la division du sujet, de cette idée que l'on n'est pas maître de ce que l'on dit ; par conséquent, il y a aussi effacement de l'importance accordée à la *réception*, c'est-à-dire à la co-construction du discours. Il existe cependant des conceptions de la co-énonciation et de la co-production des discours, et des travaux sur la mémoire discursive et l'inscription des dires autres, mais il semble qu'ils n'aient pas vraiment d'influence sur la conception *mainstream* du sujet, qui est encore inscrite dans la notion d'intersubjectivité comme échange et mise en contact de deux ou plusieurs sujets, ce qui suppose de poser leur autonomie. Il manque encore une méthodologie pour véritablement prendre en compte, dans les études de corpus, l'idée d'un continuum entre les actants de l'énonciation.

Cet égocentrisme me semble pourtant désormais anachronique : les recherches en cognition, en particulier en cognition sociale, et dans d'autres domaines disciplinaires, ont mis l'accent sur la collaboration, la construction collective de l'individu et de ses productions, j'y reviens plus loin. De plus, notre monde discursif est désormais très outillé technologiquement, et très collectivisé au sens numérique et technologique du terme. Un énoncé comme « je parle » est désormais très problématique, et, pour certaines situations, à la limite de l'erreur scientifique.

2.3. *Dominance du logocentrisme : des analyses du fil du discours*

En analyse du discours, il semble dominer actuellement une linguistique des marqueurs, ce que certains appellent une « analyse linguistique du discours », ou plus largement des manifestations sémiotiques dans le cas de la prise en compte de la multimodalité. L'objet est circonscrit aux productions langagières proprement dites (appui sur les formes syntaxiques, lexicales, morpho-lexicales, rhétoriques, phonétiques dans le cas de l'oral). Ce « retour à l'intradiscours », si je puis dire, témoigne sans doute de la force des modèles et de la légitimité de la modélisation en sciences du langage : la modélisation implique en effet une catégorisation, un classement et finalement une neutralisation des formes pour que le modèle soit applicable et reproductible ? Un bon exemple de cela est fourni par la grammaticalisation du dialogisme, bien visible dans un numéro récent de la revue *Langue française* sur la question (Bres, Mellet 2009). Cette position, dont j'ai souligné l'aspect historiquement contradictoire, fait florès, et il est devenu courant d'entendre affirmer désormais que la langue elle-même est dialogique. Un autre exemple est donné par la linguistique des grands corpus, qui suppose une éradication des dimensions « matérielles » des énoncés (en particulier graphique, prosodique, iconique, etc.) évidente dans le cas de la presse par exemple, ou d'énoncés avec une forte matérialité comme la publicité ou le tract.

Pourquoi cette approche logocentrée semble-t-elle dominante ? Sans doute à cause de la pauvreté de la notion de contexte, qui reste exploitée sous sa version faible (au sens épistémologique du terme), c'est-à-dire de décor ou d'arrière-plan des productions verbales (sur cette question voir Paveau 2007). Je préconiserais plutôt une version forte, prenant en compte pleinement les matérialités du discours, dans une perspective écologique, qui m'amène à parler plutôt d'environnement que de contexte (voir le point 3.)

2.4. *L'« industrie dialogique »*

J'ai proposé récemment un bilan critique sur l'impérialisme du *mainstream* dialogique (Paveau 2010). Cette perspective critique, bien installée dans les milieux anglophones, n'est pas très répandue en France et dans le monde francophone, et je partage avec P. Sériot ou J.-P. Bronckart une certaine marginalité hétérodoxe sur la question. Je ne vais pas reprendre l'argumentation de cet article (qui est facilement accessible en ligne), mais simplement souligner ici que le dialogisme est désormais présenté comme une donnée quasiment *naturelle* des énoncés, une évidence qui est désormais grammaticalisée et donc attachée à la *langue* et non plus au discours, de manière consubstantielle : désormais le dialogisme possède sa liste de marqueurs, de catégorisations, qui permettent une applicabilité maximale du modèle.

Par exemple, l'adverbial *entre nous*, est considéré par C. Marque-Pucheu comme un « marqueur dialogique interlocutif et intralocutif dissymétrique », dans sa communication au colloque de Montpellier en septembre 2010 sur le dialogisme. Du coup, tout chercheur en analyse du discours se croit obligé d'aborder la dimension dialogique des énoncés, qui n'est pourtant pas systématiquement dominante, ni existante : il existe en effet des discours monologiques ou des séquences de discours monologiques, c'est-à-dire des discours non adressés d'un locuteur inapte ou rétif à l'interaction. C'est le cas par exemple de ce que l'on appelle « écriture blanche » en littérature (Camus, Ernaux), du discours pervers (en ce qu'il transforme toujours

l'interlocuteur en objet déshumanisé), du discours totalitaire, ou de certaines assertions non ancrées énonciativement. Je soutiens qu'il existe des discours non adressés, ou non entendus et il faut selon moi fortement nuancer la « nature » dialogique du discours.

Pourtant, la place des travaux sur polyphonie et dialogisme ces six dernières années est considérable, comme en témoigne cette liste sans doute incomplète, qui contient quelques « grands » colloques et des publications dans des revues de « prestige » (c'est-à-dire classées A) :

Dialogisme et polyphonie 2004-2010

Cahiers de praxématique 43, 2007, Aspects du dialogisme, Numéro coordonné par Aleksandra Nowakowska.

Cahiers de praxématique 49, 2009, À la recherche des voix du dialogisme, Numéro coordonné

Bres, J. *et al.* (éds.) (2005), *Dialogisme et polyphonie*. Brussel: De Boeck & Larcier.

Bres J., Mellet S. (dir), 2009, *Langue française* 163 (« Dialogisme et marqueurs grammaticaux »), Paris, Larousse.

Casanas A., *et al.* (dir.) 2007, *Dialogisme et nomination*, actes du colloque international, Montpellier, PULM.

Colas-Blaise M. *et al.*, (dir.), 2010, *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, « Recherches linguistiques » 31, Université Paul Verlaine – Metz.

Perrin, L. (éd.) 2006, *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université Paul Verlaine, Metz.

Pratiques 2004, N° 123/124, « Polyphonie », coordonné par A. Petitjean.

Signes, discours, sociétés, Revue semestrielle en sciences humaines et sociales dédiée à l'analyse des Discours, 2009, Perspectives croisées sur le dialogue : <http://www.revue-signes.info/sommaire.php?id=814>

2.5. La toute-puissance du corpus

Ce que j'appelle la toute-puissance du corpus, c'est l'idée que la notion de corpus recouvre ou remplace la notion de discours : la notion de discours ne désigne pas seulement des produits, des données, elle désigne un processus linguistique et social très complexe qui repose sur une interprétation du monde. C'est à mon sens une vraie notion linguistique, et philosophique, c'est-à-dire une proposition interprétative pour comprendre comment l'homme se comporte dans le monde, se débrouille avec son humanité par la parole. Voici un exemple de texte où le corpus me semble recouvrir la notion de discours, celle-ci (même dotée d'une curieuse majuscule) étant réduite à un « lieu », un « poste d'observation », et non une véritable activité humaine. On remarquera également que les notions fondamentales de la théorie du discours sont appelées « thèmes » (il s'agit d'une annonce de journée d'étude) :

Extrait de l'argumentaire de : *L'analyse linguistique de corpus discursifs : des théories aux pratiques, des pratiques aux théories* 24 janvier 2008
Journée d'étude organisée à l'Université François-Rabelais de Tours.

Les communications présentées s'attacheront à décrire la manière dont le Discours, appréhendé à travers les corpus, devient le lieu de l'analyse linguistique, et comment il peut tout à la fois représenter un observatoire pour la sémantique lexicale, un objet d'étude pour saisir les praxis linguistiques, et le lieu de réalisation de normes socio-discursives repérables selon une conception argumentative de la langue. Les thèmes de la *nomination*, de *formations discursives*, de la dimension *argumentative/topique* des discours, la *caractérisation linguistique des types de discours*, et les *processus de référenciation* en discours, seront les fils conducteurs de cette journée, qui aborde l'objet *corpus* selon ses aspect discursifs et sémantiques.

« L'objet corpus » : c'est donc le corpus qui semble l'objet de l'analyse du discours et non le... discours.

J'ajoute une critique de la conception des corpus qui concerne aussi la théorie du discours : les corpus de l'analyse sont et ont toujours été « nobles », au sens de « cultivés » ou « lettrés ». Ce sont des corpus d'intellectuels pour les intellectuels (et je m'inclus dans cette critique) : presse de qualité, littérature légitime, tracts politiques, interactions en entreprise, etc. (il y a quelques exceptions, comme le discours de la violence verbale et de l'insulte qui s'est installé comme véritable corpus légitime de l'analyse du discours récemment). Cela est dû selon moi à une absence de prise en compte véritable de la réalité environnementale : si les discursivistes tenaient vraiment compte de ce que disent « les gens », ils travailleraient sur les discours « ignobles », c'est-à-dire illégitimes ou considérés comme tels, sur la « mauvaise » littérature, sur la presse people ou la presse à scandale, sur le discours pornographique (Paveau 2011) ou le discours éthylique (Perea 2000). La liste est tout aussi inépuisable que celle des corpus nobles...

Après ce tout d'horizon rapide et forcément sélectif du mainstream en analyse du discours, je récapitule ce qui a été modifié ou perdu selon moi au cours de ces cinquante dernières années : la division du sujet, le discours comme mode d'être au monde et de constitution de soi et des autres, le discours comme une activité profondément humaine, sociale, politique, culturelle, morale, existentielle, etc. C'est donc essentiellement la dimension *philosophique* de l'analyse du discours, ou son interdisciplinarité : le fait qu'elle s'est constituée, dans le creuset français en tout cas, en dialogue étroit avec la philosophie, la psychanalyse, l'histoire (n'oublions pas que M. Pêcheux était philosophe, comme de nombreux chercheurs de l'époque, qui ont essaimé dans d'autres disciplines, P. Bourdieu notamment). J.-J. Courtine déclarait avec une certaine colère, au cours du colloque de 2003 en hommage à M. Pêcheux, que l'analyse du discours s'était « grammaticalisée ». Je pense que c'est la linguistique tout entière qui se « grammaticalise », au sens où elle se coupe de ses ouvertures philosophiques et de sa capacité de *penser*.

Cela explique entre autres un phénomène assez nouveau en France : le désir que l'analyse du discours réponde à la « demande sociale », comme si elle ne l'avait jamais fait, alors qu'elle est précisément de cette nécessité. Mais effectivement son évolution entre 1980 et 2000 l'en a éloignée. L'on voit actuellement des discursivistes qui tentent de reconstruire une sorte d'analyse du discours à vocation d'explication sociale pour

répondre à des contrats ou pour maintenir la discipline, dans un contexte où l'ensemble des sciences humaines et sociales sont en danger. Je pense que c'est à la fois un anachronisme et une erreur épistémologique : anachronisme car c'est tenter de retrouver sans prise en compte de l'historicité, l'analyse du discours de 1960-70 dans son terreau politique de l'époque ; erreur épistémologique car il s'agit d'une conception du social et du politique « pures », alors que désormais les concepts explicatifs de la vie humaine sont plutôt décloisonnés et mixtes : il est devenu difficile de penser à l'extérieur de l'hybridité. L'analyse du discours ne peut à mon avis tirer son utilité humaine et sa dignité scientifique que d'une perspective profondément *intégrative*, et même *écologique*, où toutes les dimensions de la vie des hommes seraient envisagées *ensemble*.

3. Les propositions nouvelles

Les propositions contemporaines, qui dessinent la silhouette de la théorie du discours actuellement dans le cadre des sciences du langage (à partir des travaux français et francophones), pourraient être regroupées autour des thèmes suivants :

- Cognition : prise en compte des données cognitives au sens social du terme (cadres, prédiscours, connaissances, vertus, mémoire) dans l'étude des discours.
- Numérique : ouverture très récente et encore très rarement suivie d'une analyse du discours numérique étudiant les discours produits en ligne et leur dimension fondamentalement technolangagière et technodiscursive.
- Émotion : intégration de l'étude des émotions dans l'élaboration des discours.
- Action et multimodalité : remise en cause des approches logocentrées du discours et prise en compte des dimensions corporelle, matérielle, environnementale.
- *Gender* (plutôt que *genre*, ambigu en français) : prise en compte lente et très récente en France des questions liées au genre, dans le sens butlérien, dans l'élaboration et la circulation des discours.

Je choisis de décrire ici les deux premières approches, parce qu'elles correspondent le mieux à l'analyse écologique du discours que je défends et pratique.

3.1. *Cognition. Une analyse cognitive du discours*

Quand je parle de cognition, je ne pense évidemment pas à la cognition internaliste issue de la révolution cognitive des années 1950-60 et des travaux de Chomsky, qui est incompatible avec l'analyse du discours car la notion de contexte y est absente : on sait que la notion de système y prédomine et que l'activité langagière est associée à un traitement d'informations d'une part, et au postulat d'une « grammaire universelle » d'autre part. Je ne fais pas non plus allusion aux approches culturellement ancrées de CogLingers comme Fauconnier, Turner ou Sweetser, aux grammaires cognitives dites constructivistes autour de Lakoff-Johnson, Talmy, Langacker, et en particulier à la conception « biologique » de l'*embodied mind* proposée par Lakoff-

Johnson, qui ne permettent pas de traiter le discours, mais seulement la langue, dont « l'incarnation » se limite à la biologie du cerveau.

Je parle des courants issus du développement de la cognition dite « hétérodoxe » du début des années 1990, que l'on rassemble généralement sous la bannière de la *cognition située* avec les différentes propositions. La cognition située, appelée parfois cognition sociale, repose sur l'hypothèse de l'extériorité de l'esprit, qui a permis de penser la cognition langagière de manière externaliste : dans la perspective de l'*extended mind* (Clark & Chalmers, 1998), les *frames* sont issus des données sociales et culturelles présentes dans un environnement « intelligent » (Hutchins, 1995), ce dernier étant tout aussi interne qu'externe (*mental models* chez Van Dijk, 2006, qui reste cependant internaliste). Les travaux en design de D. Norman et de J.J. Gibson sur les *affordances* sont des contributions importantes à une analyse cognitive des discours, défendant l'idée que les contextes, ou plutôt les environnements, et en particulier les objets qui s'y trouvent, constituent des contributeurs dynamiques à la production des discours, qu'ils sont « intelligents », qu'ils « parlent », d'une certaine manière.

Les approches linguistiques bénéficient alors des apports d'une *cognition sociale et culturelle*, en envisageant la cognition humaine comme une activité aux prises avec le réel matériel : la production langagière, comme toute activité humaine, est tributaire d'un « environnement cognitif » adéquat (Origg, 2004), lequel constitue éventuellement un programme d'actions (au sens de l'énactivisme de Maturana-Varela) et un réservoir d'agents psychiques (*active externalism* de Clark et Chalmers, 1998). Il existe en effet des « structures cognitives externes » (Auroux, 1998) qui demandent de penser la cognition linguistique en relation avec les réalités extérieures ; je parle pour ma part de « linguistique symétrique », c'est-à-dire une linguistique qui réfute les séparations binaires entre esprit et monde et langage et monde, mais pense plutôt leur relations comme un continuum, une symétrie, comme le dit B. Atour proposant son « anthropologie symétrique » dans les années 1990 (Paveau 2009b).

À partir de là, on peut (on doit ?) repenser la production du discours, et c'est l'objectif de la notion de prédiscours que j'ai définie en 2006 comme un ensemble de cadres (*frames*) cognitifs qui sont à la fois internes (cadres au sens propre) et externes (cadres au sens d'environnements cognitifs). L'idée était de rendre compte de cette notion d'antériorité présente dans de nombreuses théories, et de répondre à la sempiternelle question : à partir de quoi parle-t-on, à partir de quoi produit-on des discours puisqu'il est admis que l'on n'invente pas, mot après mot, ce que l'on dit, puisque l'on appartient à une culture qui se manifeste discursivement ? Plusieurs réponses existent, par exemple les notions de stéréotype, de mémoire, de cliché ou même de dialogisme, mais que je trouve insuffisamment théorisées et opératoires. J'ai défini les prédiscours de la manière suivante, en reprenant la genèse du préconstruit chez M. Pêcheux et P. Henry, et en le réinterprétant à la lumière de la cognition sociale :

[...] un ensemble de cadres pré discursifs collectifs (savoirs, croyances, pratiques) qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours. Les prédiscours sont des opérateurs dans la négociation de la propagation et de la distribution du sens dans les collectivités humaines, des plus restreintes et informelles aux plus larges et instituées (Paveau 2007, en ligne).

Les prédiscours ont plusieurs caractéristiques que je ne vais pas développer ici (collectivité, immatérialité, transmissibilité, expérientialité, intersubjectivité, discursivité, détaillés dans Paveau 2006, 2007) mais j'insisterai sur l'idée qu'ils sont à la fois internes et externes : ils sont déposés dans les outils linguistiques, les outils cognitifs, la cognition des autres individus, ainsi que dans les objets de l'environnement considérés comme des agents cognitifs.

Prenons comme exemple le toponyme, qui constitue selon moi un véritable « nom de mémoire » (Paveau 2008, 2009a). Le toponyme se comporte à bien des égards comme un agent cognitif, porteur de prédiscours car il est doté d'un contenu sémantique constitué de l'ensemble des « halos » sémantiques qu'il diffuse à partir des expériences humaines auxquelles il est attaché. Ce contenu dépend étroitement des cadres culturels des sujets, eux-mêmes déterminés par leurs environnements, comme le montre cet exemple appartenant à la culture française : *Tataouine* est le nom d'une ville en Tunisie, mais aussi, pour certains, celui d'un des bagnes les plus durs des armées françaises (avec le non moins célèbre Biribi), ou, pour d'autres, un des plus agréables club Méditerranée de la côte tunisienne. *Tataouine* sédimente tous ces sens, inscrits dans les environnements de leur production et de leurs usages, porteurs de tous les prédiscours qui les informent : culture géographique, militaire, touristique. En ce sens, faire l'analyse des emplois en discours de *Tataouine* suppose une perspective *écologique* : celle d'une linguistique symétrique qui attache autant d'importance aux formes langagières qu'à leur environnement naturel de production.

On voit que l'appel à la cognition sociale n'est pas si éloigné que cela des « conditions socio-historiques » de production de la théorie du discours marxofreudienne, tout en ressortissant d'une approche très différente.

3.2. Numérique. Une analyse du discours numérique

Une des perspectives les plus intéressantes pour l'analyse du discours dans les années futures est sans doute l'analyse du discours numérique. J'appelle discours numérique les discours produits en ligne (à distinguer des corpus sur supports d'imprimerie traditionnelle qui ont été numérisés, bien que la distinction soit ne soit pas si nette car certains textes numérisés peuvent être modifiés en ligne). Le développement des productions verbales sur l'internet et la naissance des cultures numériques ont en effet produit de nouvelles formes textuelles-discursives fondées sur le renvoi hypertextuel (les liens) et l'interactivité (dimension communicationnelle du web 2.0 via les blogs et les réseaux sociaux). Ces corpus nécessitent une description « symétrique », prenant en compte la dimension technodiscursive, qui consiste à dire et décrire comment les outils du web contribuent à l'élaboration des discours ou plus exactement comment les discours sont élaborés *dans* les outils. Il s'agit alors de privilégier l'écologie des discours : le milieu d'apparition et de production est une donnée indispensable car fondatrice de l'analyse. Si l'on prend comme exemple la communication sur le réseau de microblogging Twitter (Paveau 2011), on ne peut que souscrire à cette nécessité : il est en effet impossible d'analyser les énoncés produits avec l'équipement de la linguistique logocentrée. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le hashtag, balise informationnelle précédée du signe # (par exemple #RWC2011 pour la coupe du monde de rugby 2011 ou #jdcjdr pour « je dis ça je dis rien », qui est une sorte de modalisation de l'énoncé du twittereur), est inanalysable si l'on met de côté sa

dimension technolangagière : c'est une forme cliquable, au sens où il renvoie à la liste de tous les tweets qui ont été émis avec lui, et permet donc une forme de production discursive spécifique à l'internet : la redocumentation (le fait de rassembler des traces numériques éparses pour élaborer un document discursivement construit). L'internet contient beaucoup d'autres dispositifs technodiscursifs comme Facebook et les autres réseaux sociaux, les sites, les blogs, les bases de données et les sites d'open data, les plateformes de vidéo comme Youtube.

Le discours y possède une dimension technodiscursive « naturelle » à son milieu, qui se manifeste par des traits morphographiques déjà bien étudiés (smileys, abréviations, sigles comme LOL, WTF, etc.) mais aussi des configurations discursives spécifiques. Le partage d'information outillé par des boutons de partage constitue ainsi une forme de discours rapporté non comparable aux formes répertoriées par les travaux existants en analyse du discours énonciative ; la demande d'amitié, qui n'existe pas dans les socialités hors ligne (sauf peut-être dans le monde enfantin) ou la modération des commentaires sur un blog qui revient, dans un dialogue, à « choisir » des répliques, sont des modalités technodiscursives particulières. Les concepts de l'analyse du discours sont donc à modifier ou repenser : l'énonciation, plurielle et diffractée sur le web, l'écriture même, qui est désormais « augmentée » technologiquement, ou même la notion d'hétérogénéité énonciative, sont à retravailler. Les identités numériques et le travail de l'e-reputation nous invitent à réfléchir à une autre conception du sujet, l'instance de parole étant marquée par l'ubiquité, la multiplicité et l'iconicité des avatars.

Conclusion

Plus de quarante ans nous séparent de la publication mythique de l'article programmatique de Harris, « Analyse du discours » dans *Langages* 13 en 1969. En quarante ans, les gens, les contextes, les outils théoriques mais également les discours ont changé. Des concepts se sont perdus, comme le sujet divisé, et cette idée que « les non-dupes errent », comme le disait si bien Lacan, que ceux qui pensent détenir la maîtrise sont ceux qui se trompent. D'un affrontement difficile à l'instabilité et, disons-le, au tragique du discours et de la relation, on est passé à un *mainstream* logocentré, théorisé de manière sûre et rassurante. Mais voici que les machines relationnelles, nos ordinateurs, smartphones et tablettes viennent troubler ce bel ordonnancement en produisant des formes encore insues, et, d'une certaine manière, inouïes. Voici que notre maîtrise est de nouveau mise en péril, et que l'infini des discours en réseau semble posséder une autonomie qui nous échappe encore. Pour que les interprétations de ces discours-là ne restent pas sans rivages, il nous faut repenser la théorie du discours. Elle a d'ailleurs été faite pour cela.

Bibliographie

AMOSSY, R. 2010 [2000]. **L'argumentation dans le discours**. Discours politique, littérature d'idées, fiction. Paris : Nathan Université (3^e édition).

AUROUX, S. 1998. **La raison, le langage et les normes**. Paris : PUF.

- BONNAFOUS, S. 2000 « L'analyse du discours politique », dans **Lengua, discurso, texto** (I Simposio Internacional de Análisis del Discurso). Madrid : Visor libros, 93-101.
- BRES, J. MELLET, S. (2009) (dir.) « Dialogisme et marqueurs grammaticaux ». **Langue française**, 163.
- CLARK, A., CHALMERS, D. 1998. « The extended mind ». **Analysis**, 58 (1) : 10-23.
- CONEIN, B. *et al.* (dir.), 1981, **Matérialités discursives**. Lille : Presses universitaires de Lille.
- FAIRCLOUGH, N. 2005. « Critical discourse analysis », **Marges linguistiques**, 9 : « L'analyse du discours : état de l'art et perspectives ».
- HUTCHINS, E. 1995. **Cognition in the Wild**. Bradford Books-MIT Press, Cambridge MA.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 2000. « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XXe siècle ? Remarques et aperçus », dans PLANTIN, C., *et al.* (dir.) **Les émotions dans les interactions**. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- _____. 2005, **Le discours en interaction**, Paris : Armand Colin.
- MALDIDIÉ, D. (prés.), 1990. **L'inquiétude du discours**. Textes de M. Pêcheux. Paris : Éditions des Cendres.
- MAZIERE, F. 2010 [2005]. **L'analyse du discours**. Histoire et pratique. Paris : PUF.
- ORIGGI, G. (2004). « Croyance, déférence et témoignage », dans PACHERIE, E., PROUST, J. (dir.) **La philosophie cognitive**. Paris : Ophrys, 167-183.
- PAVEAU, M.-A. 2006. **Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition**. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- _____. 2007. « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur », numéro spécial de la revue électronique **Corela** (Cognition, Représentation, langage) : « Contextes, discours, cognitions », codirigé avec ACHARD-BAYLE, G. Disponible sur : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/document.php?id=1672>.
- _____. 2008. « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », BOYER, H., PAVEAU, M.-A. (dir.), **Mots. Les langages du politique**, 86, 23-35.
- _____. 2009a. « De *Gravelotte* à *Bir Hakeim*. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille », **Les carnets du Cediscor**, 11. Paris : PSN, 137-150.
- _____. 2009b. « Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique », conférence invitée au deuxième colloque international *Res per nomen*, Reims, 30-31 mai, in Actes prépubliés, 21-31.
- _____. 2010. « La norme dialogique. Propositions critiques en philosophie du discours », **Semen**, 29, 127-146.
- _____. 2011. Signes, sexe and linguistique, série de six billets sur le discours pornographique, publiés entre juin et septembre sur **La pensée du discours**.

Disponível sur : <http://penseedudiscours.hypotheses.org/category/series-de-saison/ete-2011-signes-sexe-and-linguistique>.

_____. 2011b. « Genre de discours et technologie discursive. Tweet, twittécriture et twittérature », communication à la journée d'étude *Modèles et théories du genre en confrontation*, org. Driss Ablali, Paris, ENS, 21 octobre.

PECHEUX, M. 1969. **Analyse automatique du discours**. Paris : Dunod.

PECHEUX, M., HAROCHE, C., HENRY, P. 1971. « La sémantique et la coupure saussurienne », **Langages**, 24, 93-106.

PECHEUX, M. 1975. **Les vérités de La Palice**. Paris : François Maspero, coll. « Théorie ».

PEREA, F, 2000. **Paroles Éthyliques du discours au sujet**. Thèse de doctorat. Montpellier 3. En ligne sur <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458288/fr>.

PETITCLERC, A. Schepens P. (coord.), 2009. « Critical Discourse Analysis I. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux », **Semen**, 27.

VAN DIJK, T. (dir.), 2006. « Discourse, interaction and cognition », **Discourse studies** 8-1, London : Sage publications.